



« Tirer l'homme de la classe des
animaux carnassiers. »

Rousseau et les preuves scientifiques de
notre nature végétarienne

Renan Larue

Publié le 30-09-2019



Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International (CC BY-SA
4.0)

Résumé

Dès l'époque du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, Jean-Jacques Rousseau accorde une place importante à ce qu'il juge être le régime naturel de l'espèce humaine, en l'occurrence le frugivorisme. Cet intérêt, à peine relevé par la critique, s'explique aisément par la nécessité que perçoit Rousseau de chercher dans le corps même des hommes des preuves de leur bonté naturelle. Pour que l'homme soit bon naturellement, il faut en effet qu'il ait des tendances végétariennes et un système digestif comparable à celui des paisibles animaux frugivores. Sans cela, nous serions des carnivores, nous serions nécessairement méchants et sourds à la souffrance des êtres sensibles. Ce type de réflexions a des échos de plus en plus nombreux dans les débats contemporains sur notre rapport aux animaux.

Abstract

From the time he wrote *Discourse on the Origin of Inequality*, Jean-Jacques Rousseau held in high regard what he considered to be the natural diet of the human species: vegetarianism. This oft-overlooked interest of his coincides with his desire to look at man's physiology for evidence of his innate goodness. For man to be naturally good, he must have a vegetarian disposition and a digestive system comparable to that of peaceful, fruit-eating animals. Otherwise we would be carnivores, thereby rendering us evil and deaf to the suffering of sentient beings. This type of reflection is increasingly echoed in contemporary debates about our relationship with animals.

Mot-clés : Rousseau, végétarisme, diététique, anatomie, chimie

Keywords: Rousseau, vegetarianism, dietetics, anatomy, chemistry

Table des matières

La chimie végétarienne	6
Les cinq preuves anatomiques de notre nature frugivore	10
Bibliographie	16

« Tirer l’homme de la classe des animaux carnassiers. »

Renan Larue

Dans une note du *Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité*, Rousseau soutient audacieusement qu’il faut « tirer l’homme de la classe des animaux carnassiers et [...] le ranger parmi les espèces frugivores » (Rousseau 1964a, n. VIII, p. 202)¹. Le philosophe décrit alors ce que pourrait être le régime de l’homme de la nature. Certains passages du *Discours* évoquent clairement la pratique de la chasse et laissent entendre celle du charognage². Notre régime le plus naturel n’en demeurerait pas moins le végétarisme. Ces questions sont loin d’être anecdotiques ; elles portent sur un élément essentiel du système anthropologique et philosophique que Rousseau élabore depuis l’« illumination de Vincennes » en 1749.

Si l’être humain est naturellement bon, comme il le soutient, si la pitié est bien l’une des deux facultés fondamentales que nous avons reçues des mains du Créateur, il faut que nous ayons aussi reçu de lui une âme végétarienne³.

1. Dorénavant *Discours sur l’inégalité*.

2. Voir (Rousseau 1964a, n. VIII, p. 140). À la p. 135 Rousseau assure que l’homme de la nature se nourrit « de la plupart des aliments divers que les autres animaux se partagent ». Commentant ces pages, Victor Goldschmidt souligne que, chez Rousseau, la nature végétarienne de l’être humain est seulement une « conjecture » (1983, 246). Nous distinguerons ici les pratiques alimentaires des hommes (de la nature et de l’état de société) et leur physiologie.

3. Ce qui est vrai des êtres humains ne l’est pas forcément des bêtes. Jean-Luc Guichet rappelle en effet que « la pitié parmi les animaux ne se distribue pas seulement en fonction du régime alimentaire ». Les animaux herbivores ou frugivores n’ont pas besoin d’éprouver de la pitié parce qu’ils sont inoffensifs ; les carnassiers en revanche en ont besoin, sans quoi leur capacité à détruire, y compris les membres de leur propre espèce, serait sans limites. La finalité de la nature est la conservation des espèces. Voir Guichet (2006), p. 298, note 1.

Cette âme compatissante et douce s'altère ordinairement dans l'état de société. Seuls quelques êtres extraordinaires réussissent toutefois à la conserver presque intacte ; leur bienveillance dépasse les frontières de l'espèce. La « pythagoricienne » Julie de Wolmar est de ceux-là⁴. Rousseau lui-même, du moins tel qu'il se décrit dans ses œuvres autobiographiques, est de ceux-là. Sa bonté transparait notamment dans la façon qu'il a de se comporter envers les animaux. N'évoque-t-il pas toujours avec affection et même tendresse ses animaux de compagnie⁵ ? N'entretient-il pas des relations privilégiées avec les pigeons ou même avec les abeilles⁶ ? N'est-il pas capable de tisser des liens de confiance avec des êtres aussi éloignés des hommes que le sont les poissons⁷ ? Cette sensibilité dont Julie et lui font preuve magnifiquement est tout aussi exceptionnelle dans l'état de société qu'elle serait commune dans celui de nature⁸.

Pour le prouver, Rousseau a besoin de démontrer d'abord que nous sommes naturellement faits pour consommer des nourritures végétales. Sans cela, en effet, la pitié que nous éprouverions spontanément pour de potentielles proies nous serait fatale : nous serions forcés de nous laisser mourir de faim⁹ ! Une

4. Julie, en effet, « n'aime ni la viande, ni les ragoûts ». Son régime tend beaucoup au végétarisme : « d'excellents légumes, les œufs, la crème, les fruits, voilà sa nourriture ordinaire ; et, sans le poisson qu'elle aime aussi beaucoup, elle serait une véritable pythagoricienne. » (Rousseau 1961, 453, dorénavant *Nouvelle Héloïse*). Julie réprovoque que l'on chasse simplement pour le plaisir de tuer ; elle n'aime pas que des poissons soient confinés dans des bassins ou des oiseaux dans des volières ; elle n'aime pas même non plus la pêche. Voir respectivement (1961, 514, p. 478, p. 475 et p. 515).

5. À plusieurs reprises, Rousseau évoque son chien Duc, « [s]on compagnon, [s]on ami », et sa chatte qui forme avec Duc un « cortège » dont il affirme ne jamais se lasser. (Rousseau 1959, 556 et 521, dorénavant *Confessions*).

6. Rousseau écrit au sujet des pigeons : « Je m'y affectionnais si fort que j'y passais souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide, et difficile à apprivoiser ; cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance, qu'ils me suivaient partout et se laissaient prendre quand je voulais. » (Rousseau 1959, 233-34).

7. Voir Berchtold (2010) et Guichet (2005).

8. Rappelons ici qu'il existe chez Rousseau deux pitiés : la pitié naturelle, qu'il décrit notamment dans le second *Discours*, et la pitié morale qui se développe grâce au développement psychologique et est décrite dans l'*Émile*. L'une et l'autre peuvent expliquer les tendances végétariennes.

9. La pitié, telle qu'elle est décrite dans le *Discours sur l'inégalité*, est à l'origine de notre « répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible ». (Rousseau 1964a, 126).

âme sensible comme la nôtre doit donc logiquement habiter un corps frugivore. La thèse de la bonté naturelle de l'espèce humaine repose en bonne partie sur notre système digestif. Il faut qu'il soit fait naturellement pour les nourritures végétales. Les arguments ne manquent pas à Rousseau pour soutenir cette thèse étonnante, même si elle n'est pas alors inédite. Nous mettrons ici en évidence ceux que l'on pourrait qualifier de scientifiques et les rangerons en deux catégories qui feront les deux parties du présent article. Nous tâcherons de montrer que Rousseau est le premier à proposer une démonstration « chimique » des bienfaits du régime végétarien, avant d'examiner les nombreuses preuves anatomiques et physiologiques qu'il avance au profit de son audacieuse théorie¹⁰.

La chimie végétarienne

La supériorité diététique du frugivorisme est un paradoxe que la critique rousseauiste a peu commenté. Pourtant, il s'agit d'une affirmation d'autant moins anodine que cela faisait plus de quinze siècles que l'Église et la quasi-totalité des médecins voyaient dans les aliments carnés les nourritures les plus saines et les plus roboratives. Le régime maigre, qui excluait la viande, avait même très précisément été instauré pour affaiblir le corps¹¹.

Rousseau défend sa thèse diététique dans le premier livre de l'*Émile*, après s'être livré à d'intéressantes considérations sur l'allaitement des jeunes enfants. Les femmes du monde, regrette-t-il, ne souhaitent pas s'encombrer de la présence de leurs nouveau-nés ni surtout leur donner le sein. Elles confient d'ordinaire ce soin à des nourrices, des femmes du peuple qui se

10. Rousseau n'est pas le premier, en France, à proposer une défense scientifique du régime végétarien. Le doyen de la Faculté de médecine de Paris, Philippe Hecquet, expliquait cinquante ans plus tôt dans son *Traité des dispenses du carême* (1709) que le régime maigre était bien préférable pour la santé que le gras. Lui-même était végétarien. Mais ce médecin parisien faisait reposer son argumentation sur des bases physiques et mécaniques et rejetait absolument toute interprétation chimique du phénomène de la digestion : la digestion est un broiement, assurait-il, un broiement initié par les dents et continué par l'estomac qui transforme pour ainsi dire les aliments en farine. Voir à ce propos Ken Albala (2008). Avant Hecquet, Pierre Gassendi, de façon moins systématique mais tout de même détaillée, donnait certaines preuves que l'être humain a une anatomie qui le rapproche bien davantage des animaux frugivores que des carnivores.

11. Nous nous permettons de renvoyer à Larue (2015), p. 112-123.

nourrissent fort mal, juge-t-on communément. Mais on juge mal ! « Les paysannes mangent moins de viande et plus de légumes que les femmes de la ville », concède Rousseau ; pourtant « ce régime végétal paraît plus favorable que contraire à elles et à leurs enfants¹² ». Pour comprendre la cause de ce curieux phénomène, il faut se pencher sur le processus de digestion et sur la composition des aliments composant notre diète. Le peu d'études sur l'intérêt de Rousseau pour la chimie explique en partie qu'on a si mal mesuré l'originalité de ses réflexions diététiques.

Le goût de Rousseau pour cette science encore balbutiante au XVIII^e siècle remonte à très loin, en l'occurrence à sa rencontre avec Françoise-Louise de Warens, laquelle était friande de botanique, de « médecine empirique » et d'« alchimie ». Le jeune Rousseau l'observe souvent dans ses manipulations et aime la taquiner à propos de ses prétentions scientifiques — ce qui lui coûte à l'occasion quelques soufflets¹³. Malgré l'incompétence scientifique notoire de Mme de Warens, « Rousseau s'est très tôt, et quotidiennement, familiarisé avec les instruments et les opérations d'une chimie empirique, acquérant un certain savoir pratique », expliquent Bernadette Bensaude-Vincent et Bruno Bernardi (2003, 61). Même après l'époque des Charmettes, son intérêt pour la chimie ne décline pas. Lorsqu'il séjourne par exemple à Chambéry, Rousseau mène avec un vieux professeur de physique des expériences portant, entre autres choses, sur l'encre sympathique. L'une des manipulations tourne mal toutefois ; une bouteille remplie de chaux, d'eau et d'arsenic lui explose au visage et le laisse aveugle pendant plusieurs semaines. Il craint même un moment pour sa vie. « J'appris ainsi à ne pas me mêler de physique expérimentale sans en savoir les éléments », raconte-t-il dans *Les confessions* (Rousseau 1959, 341).

C'est lorsqu'il est au service de Louise Dupin, quelques années plus tard, qu'il a véritablement l'occasion de se pencher sur la question. Avec Dupin de Francaeil, le beau-fils de Louise, il fréquente les cours dispensés par Guillaume-

12. *Émile*, dans Rousseau (1969), p. 275 (dorénavant *Émile*).

13. « N'ayant alors aucune idée de la botanique, je l'avais prise en une sorte de mépris et même de dégoût ; je ne la regardais que comme une étude d'apothicaire. Maman, qui l'aimait, n'en faisait pas elle-même un autre usage ; elle ne recherchait que les plantes usuelles, pour les appliquer à ses drogues. Ainsi la botanique, la chimie et l'anatomie, confondues dans mon esprit sous le nom de médecine, ne servaient qu'à me fournir des sarcasmes plaisants toute la journée, et à m'attirer des soufflets de temps en temps. » (Rousseau 1959, 218)

François Rouelle dans les Jardins du roi à partir de mars 1743¹⁴. Le rêve de Dupin de Francueil est d'être reçu à l'Académie des sciences ; il lui faut dès lors mener des expériences poussées et rédiger un livre qui mettent en évidence les brillantes découvertes qu'il compte faire dans le domaine de la chimie. Christophe Van Staen raconte comment, à partir de 1745, il voulut utiliser Rousseau pour parvenir à ses fins : il comptait sur le talent d'écriture et l'intelligence de son secrétaire pour rédiger une œuvre susceptible de convaincre les Académiciens de le recevoir parmi eux (2010, 28). Cette œuvre, qui ressemble beaucoup à une compilation des écrits du temps, s'intitule *Institutions chimiques*. Elle demeure inachevée. La rédaction du *Discours sur les sciences et les arts* à partir de 1749 et le succès qui s'ensuivit rapidement poussent Rousseau à s'éloigner de ses protecteurs et à laisser le livre à l'état de manuscrit¹⁵.

Il met toutefois à profit ces connaissances scientifiques acquises au cours des années 1743-1749 ; elles occupent même une grande place dans ses réflexions sur l'alimentation et la digestion. La chimie lui permet surtout de prouver l'unité du régime végétarien, dont les deux principales composantes, végétale et lactée, seraient *identiques*.

Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal, est une substance végétale ; son analyse le démontre, il tourne facilement à l'acide ; et, loin de donner aucun vestige d'alcali volatil, comme font les substances animales, il donne, comme les plantes, un sel neutre essentiel. Le lait des femelles herbivores est plus doux et plus salubre que celui des carnivores. Formé d'une substance homogène à la sienne, il en conserve mieux sa nature, et devient moins sujet à la putréfaction (Rousseau 1969, 274).

Faire du lait « une substance végétale » a l'air d'une extravagance. Tout s'éclaire pourtant lorsque l'on songe que Rousseau et les autres scientifiques

14. Depuis le milieu du XVII^e siècle, rappelle Christophe Van Staen, des « démonstrateurs royaux » donnaient des cours de chimie dans le Jardin du roi. Guillaume-François Rouelle était l'un d'eux. Son influence fut toutefois plus considérable que celle de ses prédécesseurs, car il compta parmi ses disciples des personnages célèbres (ou qui allaient le devenir) : Rousseau, mais aussi Turgot, Diderot ou Lavoisier. Voir (Rousseau 2010, 25-26).

15. Bernadette Bensaude-Vincent rappelle que la thèse du premier *Discours* n'est pas contradictoire avec l'intérêt de Rousseau pour les sciences : le problème, écrit-elle, « n'est pas les sciences et les arts en eux-mêmes mais leurs liens avec la morale ». (2003, 169).

du temps considèrent la chimie comme la science dont l'objet est la « propre substance » des corps (et non pas leur forme extérieure ou les rapports que ces derniers entretiennent entre eux, comme le fait la physique)¹⁶. La crème, les fraises, les asperges ou la farine de blé noir ont des aspects fort différents, bien sûr, mais cela ne devrait laisser présager en rien de leur composition chimique. Celle-ci se dévoile au cours de la phase de fermentation, c'est-à-dire de décomposition. La fermentation de la viande prend la forme d'une putréfaction (ou « fermentation putride ») qui produit des « alcalis » (son pH augmente, dirions-nous aujourd'hui ; il devient basique)¹⁷. Cette alcalinisation favorise l'apparition de vers et de parasites ; en consommant de la viande ou du bouillon de viande, les nourrices rendent leur corps, et par conséquent leur lait, plus alcalin. Aussi les enfants nourris par des femmes non végétariennes seraient-ils « plus sujets à la colique et aux vers que les autres (Rousseau 1969, 275) ».

Contrairement à la viande, les laitages et les végétaux se décomposent en tournant « à l'acide », c'est-à-dire en tendant vers un pH faible. Ils partageraient donc *fondamentalement* la même composition¹⁸. Cela explique que

16. Voir (Rousseau 2010, 58). Un peu plus loin, p. 59, Rousseau écrit : « La chimie qui s'attache à cette recherche [la propre substance des corps] est donc la plus importante de toutes les parties de la physique, et il est certain que s'il y a quelque voie pour parvenir à la vraie connaissance de la nature, c'est-à-dire des corps qui la composent, c'est par leur analyse et la connaissance des éléments dont ils sont formés eux-mêmes qu'on y peut parvenir. » Gabriel-François Venel, dans l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, opère cette distinction faite depuis Johann Joachim Becher dans sa *Physica subterranea* : « La chimie pénètre jusqu'à l'intérieur de certains corps dont la physique ne connaît que la surface et la figure extérieure » (article « Chimie », (1751, t. 3, p. 409).

17. Rousseau, dans les *Institutions chimiques*, rappelle les trois formes que prend la fermentation : la fermentation « spiritueuse », la fermentation « acide » et enfin la fermentation « putride » qui « laisse [...] les corps dans un état de décomposition, et produit les alcalis volatils. » (Rousseau 2010, 328-29) Les « alcalis volatils » sont des « sels » que l'action du feu dissipe ou fait s'évaporer (à la différence des « alcalis fixes » qui ne font que fondre).

18. Rousseau s'inspire sans doute d'Antonio Cocchi, célèbre médecin florentin auteur en 1743 de *Del Vitto pitagorico per uso della medicina*, qui sera traduit sous le titre de *Régime de Pythagore* (1762). Cocchi, partisan du végétarisme, assurait à propos du lait : « cette liqueur, pour avoir été bien travaillée et composée par les organes des animaux du suc de leurs aliments et de quelques-unes de leurs humeurs et pour avoir passé dans leurs viscères et par leurs moindres vaisseaux artériels, n'en a point perdu pour cela les qualités des végétaux. Il retient surtout la disposition salutaire qu'il a de devenir acide. » (1762, 20)

les femmes végétariennes font de meilleures nourrices et que l'on voit les femelles des animaux carnivores manger de l'herbe : « Les femmes mangent du pain, des légumes, du laitage : les femelles des chiens et des chats en mangent aussi ; les louves même paissent. Voilà des sucs végétaux pour leur lait. Reste à examiner celui des espèces qui ne peuvent absolument se nourrir que de chair, s'il y en a de telles, de quoi je doute (Rousseau 1969, 275). »

Cette idée d'« unification », par la chimie, du régime végétarien permet d'éclairer plusieurs phénomènes relevés un peu plus loin dans l'*Émile*, en particulier le goût spontané des enfants pour les nourritures végétales et les laitages (Rousseau 1969, 411). Il n'est guère étonnant, selon Rousseau, qu'ils préfèrent à la viande la crème, les gâteaux, les poires ou les cerises, dans la mesure où ces nourritures sont *chimiquement* semblables au lait qu'ils étaient un peu plus tôt. Les enfants aiment d'autant plus les nourritures végétales qu'ils sont moins éloignés que les adultes de l'état de nature ; or, c'est bien une diète frugivore que cette dernière nous prescrit, assure Rousseau dès l'époque du *Discours sur l'origine de l'inégalité*. D'ailleurs, notre système digestif est comparable à celui des animaux frugivores, soutient-il ; nous appartenirions à la catégorie des paisibles herbivores, non à celle des carnassiers. Rousseau entend prouver cela en abandonnant le domaine de la chimie pour celui de l'anatomie et de la physiologie. Sa démonstration consiste essentiellement à accumuler les preuves anatomiques en faveur de notre frugivorisme primordial.

Les cinq preuves anatomiques de notre nature frugivore

Lorsqu'il entreprend sa démonstration anatomique en faveur du végétarisme, cet « important sujet (1969, 276) », Rousseau prend soin de ne pas citer Philippe Hecquet dont le nom est définitivement entaché de ridicule¹⁹. Il

19. Le *Traité des dispenses du carême* de Philippe Hecquet (1709) a donné lieu à une vive polémique à propos du végétarisme et, à travers lui, du phénomène de digestion. Dans les années qui suivirent la parution de son ouvrage en 1709, une multitude de livres et d'articles scientifiques ont paru sur le sujet. La très grande majorité tourna en dérision le système d'Hecquet. Ce dernier est même représenté sous les traits du ridicule docteur Sangrado dans l'*Histoire de Gil Blas de Santillane* de Lesage. Dans l'*Émile* (1969, 276), Rousseau cite en revanche, à propos de « cet important sujet » qu'est le végétarisme, Antonio Cocchi, auteur en 1752 de *Se il vitto pittagorico di soli vegetabili sia giovevole* (1752).

s'appuie en revanche sur l'argument déjà classique de la conformation des dents et des intestins²⁰. Dans la note V du second *Discours*, Rousseau explique ainsi que « les animaux qui ne vivent que de végétaux ont tous les dents plates, comme le cheval, le bœuf, le mouton, le lièvre, mais les voraces les ont pointues, comme le chat, le chien, le loup, le renard », ainsi que l'avait montré Gassendi un siècle auparavant (Rousseau 1964a, n. V, p. 198-199). Dans une lettre consacrée à la défense du régime végétarien, l'illustre philosophe et mathématicien contestait déjà l'idée que l'alimentation carnée pût être naturelle²¹. Pour lui, la « créophagie » (c'est-à-dire la « consommation de chair ») est un acte culturel et même une habitude perverse.

Cette idée fut défendue bien avant Gassendi, puisqu'elle remonte au moins à Plutarque. Dans le livre II de l'*Émile*, Rousseau exprime d'ailleurs nettement sa dette envers le philosophe de Chéronée en reprenant, adaptant et insérant un long passage de la traduction que Jacques Amyot avait faite du traité *De esu carniū* (*De l'usage des chairs*). Dans ce texte, Plutarque apostrophait rudement son lecteur carniste et lui demandait s'examiner la justesse de cet « appel à la nature » si souvent utilisé contre la morale végétarienne :

Ô meurtrier contre nature ! si tu t'obstines à soutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes semblables, des êtres de chair et d'os, sensibles et vivants comme toi, étouffe donc l'horreur qu'elle t'inspire pour ces affreux repas ; tue les animaux toi-même, je dis de tes propres mains, sans ferrements, sans coutelas ; déchire-les avec tes ongles, comme font les lions et les ours ; mords ce bœuf et le mets en pièces ; enfonce tes griffes dans sa peau ; mange cet agneau tout vif, dévore ses chairs toutes chaudes, bois son âme avec son sang. Tu frémis ! tu n'oses sentir palpiter sous ta dent

20. Pierre Tarin, dans l'article « Carnassier » de l'*Encyclopédie* (1751, 689-90) mentionne également cet argument, qu'il juge d'ailleurs assez faible, en faveur de notre éventuelle physiologie frugivore. Il accorde en revanche plus de crédit à ceux portant sur la forme et la longueur des intestins.

21. L'homme ne serait pas pourvu, soutient Gassendi, de « dents longues, de forme conique, pointues, placées en différents endroits, inégales tels les lions, les tigres, les loups, les chiens, les chats et tous les autres ». Voir *Lettres latines*, (2004, 34-40). Gassendi envisage dans cette même lettre la possibilité d'adopter lui-même le végétarisme : « Je reconnais que, si j'étais sage et que j'arrête peu à peu de consommer de la viande pour me tourner moi-même peu à peu vers les dons mêmes de la terre nourricière, je ne doute pas de pouvoir jouir d'une bonne santé plus constante et expérimenter les forces plus énergiques de mon talent. » (2004, 39)

une chair vivante! Homme pitoyable! tu commences par tuer l'animal, et puis tu le manges, comme pour le faire mourir deux fois. Ce n'est pas assez : la chair morte te répugne encore, tes entrailles ne peuvent la supporter ; il la faut transformer par le feu, la bouillir, la rôtir, l'assaisonner de drogues qui la déguisent : il te faut des charcutiers, des cuisiniers, des rôtisseries, des gens pour t'ôter l'horreur du meurtre et t'habiller des corps morts, afin que le sens du goût, trompé par ces déguisements, ne rejette point ce qui lui est étrange, et savoure avec plaisir des cadavres dont l'œil même eût eu peine à souffrir l'aspect (Rousseau 1969, 414).

Même si le succès prodigieux de l'*Émile* concourt à rendre célèbres les arguments anatomiques de Plutarque en faveur du végétarisme, Rousseau est loin d'être le seul à reprendre à son compte cette sorte de raisonnement par l'absurde ou d'expérience de pensée²². Seulement, il est plus convaincant que ses contemporains, comme le font remarquer par exemple les rédacteurs de *L'Année littéraire*²³. Son enquête est aussi plus poussée : Rousseau ne s'arrête pas aux preuves anatomiques apparentes que sont la dentition ou les ongles. Il montre que nos organes internes ressemblent de manière saisissante à ceux des animaux herbivores et il fait notamment siennes les réflexions de deux membres de la *Royal Society*, John Wallis et Edward Tyson. Le *Journal économique* donna en janvier 1754 un compte rendu des réflexions que ces deux savants anglais développaient dans les *Philosophical Transactions* au sujet de la digestion des aliments. C'est sur ce texte que Rousseau s'appuie surtout lorsqu'il rédige les notes du second *Discours*²⁴. Wallis avait observé au cours de ses dissections que les quadrupèdes herbivores possèdent de longs intestins et un côlon. À l'inverse, les animaux carnivores disposent d'intestins

22. « Aussi paraît-il par l'Écriture que l'intention du Créateur n'était pas de lui en permettre l'usage, puisqu'il ne lui assigna pour nourriture que des fruits et des herbes. » (Berthelet 1731, 2)

23. De tous les plaidoyers végétariens du temps, le meilleur serait « le morceau très singulier de l'*Émile*, où J. J. Rousseau a fondu l'énergie de Plutarque, la naïveté gauloise d'Amyot, avec la hardiesse et la chaleur de son propre style », explique l'un des rédacteurs de *L'Année littéraire*. Voir (*L'Année littéraire* 1783), p. 237.

24. *Journal économique, ou mémoires, notes et avis sur l'agriculture, les arts, le commerce*, Paris, Boudet, janvier (*Journal économique, ou mémoires, notes et avis sur l'agriculture, les arts, le commerce* 1754, 177-88). C'est Jean Morel qui note que Rousseau se serait appuyé sur ce compte rendu dans le *Discours sur l'inégalité* ; voir « Recherches sur les sources du *Discours de l'inégalité* », (1909, t. 5, p. 181).

courts permettant de porter rapidement hors du corps les chairs ingérées²⁵. Tyson partageait l'avis de son confrère et convenait que le régime omnivore, qui semblait si normal à ses contemporains, résulte en réalité d'une dénatura-tion. Si cette dernière s'observe surtout chez l'homme, on en trouve quelques signes également chez les animaux. Un agneau fut élevé à bord d'un vaisseau et habitué toute sa vie à manger des biscuits, raconte Tyson. Devenu adulte, l'animal refusa obstinément l'herbe qu'on lui tendait, cette nourriture qu'il n'avait jamais connue (*Philosophical Transactions of the Royal Society* 1701, 269 :777).²⁶

Rousseau s'appuie par ailleurs sur Buffon qui assurait en 1753 dans l'*Histoire naturelle* que l'être humain pourrait très bien vivre en ne consommant que des plantes²⁷ (1753, t. 4, p. 440). Telle est, dans le second *Discours*, la troisième preuve anatomique en faveur de notre nature frugivore. « Il est prouvé par les faits, affirmait Buffon, qu'il [l'homme] pourrait bien vivre de pain, de légumes et d'autres graines de plantes, puisqu'on connaît des nations entières et des ordres d'hommes auxquels la religion défend de manger de rien qui ait eu vie²⁸. » L'autorité de Plutarque, de Gassendi, de Wallis, de Tyson et de Buffon est précieuse pour accréditer sa thèse. Mais Rousseau a aussi recours à ses propres arguments, ses propres analyses.

La quatrième preuve physiologique avancée par lui porte sur le nombre d'en-fants auxquels les femmes donnent naissance lors de chaque accouchement. Il est très réduit, bien évidemment : les jumeaux sont choses rares, les tri-plés plus encore, tandis que, chez certains animaux, les portées peuvent aller jusqu'à une dizaine de petits. Rousseau observe que les femelles des espèces frugivores ont des portées beaucoup moins nombreuses que les carnivores. Les êtres humains appartiendraient ainsi à la première catégorie. Un élément purement anatomique confirmerait la chose..

25. Dans la note V, p. 199, du *Discours sur l'inégalité*, Rousseau explique : « Quant aux intestins, les frugivores en ont quelques-uns, tels que le côlon, qui ne se trouvent pas dans les animaux voraces. Il semble donc que l'homme, ayant les dents et les intestins comme les ont les animaux frugivores, devrait naturellement être rangé dans cette classe. »

26. Tyson mentionne un peu plus loin le cas d'un cheval à Londres, qui se nourrissait d'huîtres : « *Custom may make that seem natural to us, which Nature never intended.* »

27. Jean Starobinski a mis en évidence l'influence de Buffon sur Rousseau, y compris au sujet de la digestion humaine. Voir à ce propos (1971, 380-92).

28. Un régime strictement végétarien ne serait pas idéal, néanmoins, car les éléments nutritifs (ou « molécules organiques ») contenus dans les végétaux sont beaucoup moins concentrés que dans la viande, explique Buffon. (1753, 444-45)

Il est aisé de connaître à cet égard la destination de la nature par le nombre des mamelles, qui n'est que de deux dans chaque femelle de la première espèce, comme la jument, la vache, la chèvre, la biche, la brebis, etc., et qui est toujours de six ou de huit dans les autres femelles comme la chienne, la chatte, la louve, la tigresse, etc. (Rousseau 1964a, n. VIII, p. 201)

Comment expliquer ces variations dans le nombre de mamelles ? Pourquoi les femmes n'ont-elles que deux seins et, en règle générale, ne portent dans leur ventre qu'un seul enfant à la fois ? Comment se fait-il que les louves, par exemple, ont beaucoup de mamelles et beaucoup de petits ? Rousseau avance l'existence d'un lien entre la taille des portées et le temps que les femelles consacrent chaque jour à chercher de la nourriture, pour elles-mêmes et leur progéniture²⁹.

La raison qu'on peut donner de cette différence est que les animaux qui ne vivent que d'herbes et de plantes, demeurant presque tout le jour à la pâture étant forcés d'employer beaucoup de temps à se nourrir, ne pourraient suffire à allaiter plusieurs petits, au lieu que les voraces faisant leur repas presque en un instant peuvent plus aisément et plus souvent retourner à leurs petits et à leur chasse et réparer la dissipation d'une si grande quantité de lait. (Rousseau 1964a, n. VIII, p. 201)

La cinquième preuve anatomique avancée par Rousseau concerne les pongos, ces primates humanoïdes dont les femelles ont deux mamelles et qui pourraient bien être des hommes retombés dans l'état de nature. Ces êtres nous ressemblent de façon troublante et ont des comportements souvent très proches des nôtres. L'observation de ces animaux peut donner une bonne idée de ce que nous pourrions être si l'état de société n'existait pas. De quoi se nourrissent précisément ces animaux ? « Leurs aliments, rapporte sans surprise Rousseau, sont des fruits ou des noix sauvages. Jamais ils ne mangent de chair (1964a, n. VIII, p. 201). » Cette preuve-là, la dernière, n'est-elle pas une preuve éclatante de notre végétarisme primordial ? Elle l'est sans aucun doute. Mais le régime des pongos, la forme de nos dents, la structure

29. Voir à ce propos la *Réponse à un naturaliste* de Rousseau (1964b, 3 :237). Le naturaliste en question est Georges Leroy, lieutenant des chasses de Versailles et auteur de lettres sur les animaux.

de nos intestins, comme le nombre des enfants auxquels donnent naissance les femmes ou le nombre de leurs seins n'ont convaincu qu'un petit nombre des contemporains de Rousseau. Ses arguments scientifiques et ses raisons morales furent toutefois reçus avec intérêt parmi le plus public cultivé de son temps, au point même que les idéaux végétariens ont joué un rôle non négligeable pendant la période révolutionnaire³⁰.

Il ne faudrait pas croire toutefois que la position de Rousseau sur le végétarisme soit monolithique. Le fait que nous consommons de la viande n'est pas, selon lui, intrinsèquement mauvais ou absolument contraire à nos inclinations. Dans l'état de nature, en effet, les hommes mangent de la viande et manifestent ainsi clairement la perfectibilité, cette aptitude si particulière à échapper au déterminisme biologique et à s'adapter aux circonstances. Il s'avère que les nourritures carnées peuvent être bonnes pour notre corps et même nécessaires lorsque les fruits, les graines ou les légumes viennent à manquer. Dans l'*Émile*, où il souligne pourtant les nombreux avantages du végétarisme, Rousseau recommande aux riches de donner de la viande à leurs gens³¹. Malgré ces réserves, importantes, Rousseau est perçu à la fin du XVIII^e siècle comme le plus ardent défenseur du régime végétarien³². Qu'en est-il à présent ? Que reste-t-il aujourd'hui des démonstrations de Rousseau ? S'il existe actuellement un consensus scientifique au sujet des avantages nutritionnels des diètes végétales équilibrées, l'idée d'un régime naturel ou primordial de l'espèce humaine a été d'autant plus écartée que notre physiologie — en particulier la longueur de nos intestins et la taille de notre cerveau — résulte de la consommation, pendant des centaines de milliers d'années, de nourritures artificielles, parce que transformées par la chaleur du feu. Dans le discours des militants véganes tout comme chez ceux qui leur répondent par médias (sociaux) interposés, l'idée d'une nature prétendument frugivore ou carnivore de l'espèce humaine fait encore florès, pourtant. Les uns et les autres arguent, et argueront sans doute longtemps, de la forme de nos dents — sans bien sûr se mettre d'accord sur la raison d'être de nos canines. On ne s'entend guère davantage sur nos inclinations les plus profondes : certains aiment à évoquer

30. Voir Serna (2017).

31. « Jeunez, vous autres, quand vous avez la fièvre ; mais quand vos paysans l'ont, donnez-leur de la viande et du vin : presque toutes leurs maladies viennent de misère et d'épuisement. » (Rousseau 1969, 805).

32. Voir par exemple le témoignage d'un journaliste, anonyme, de *L'Année littéraire*. (*L'Année littéraire* 1783, 237).

notre tendance à compatir spontanément à la souffrance de tout être sensible, quand d'autres assurent encore, plus ou moins implicitement, que nous nous trouvons, *par nature*, au sommet de la chaîne alimentaire. Il semble que les nourritures que nous mangeons et que les traitements que nous réservons aux « autres animaux » continuent d'être perçus, ainsi que le philosophe de Genève l'avait si bien pressenti, comme les manifestations les plus fortes et les plus ambiguës de notre identité humaine.

Bibliographie

Albala, Ken. 2008. « Une première argumentation scientifique occidentale en faveur du végétarisme ». *Corps* 4 (1) : 17-22. <https://www.cairn.info/revue-corps-dilecta-2008-1-page-17.htm>.

Bensaude-Vincent, Bernadette. 2003. « La nature laboratoire ». In *Rousseau et les sciences*, édité par Bernadette Bensaude-Vincent et Bruno Bernardi, 155-74. Paris : L'Harmattan.

Bensaude-Vincent, Bernadette, et Bruno Bernardi. 2003. « Rousseau chimiste ». In *Rousseau et les sciences*, édité par Bernadette Bensaude-Vincent et Bruno Bernardi, 59-76. Paris : L'Harmattan.

Berchtold, Jacques. 2010. « Julie et l'âme des poissons du Léman dans *La Nouvelle Héloïse* ». In *De l'animal-machine à l'âme des machines. Querelles biomécaniques de l'âme, XVII^e-XXI^e siècle*, 93-116. Paris : Publications de la Sorbonne.

Berthelet, Grégoire. 1731. *Traité historique et moral de l'abstinence de la viande*. Rouen : Chez la veuve Hérault.

Buffon, Georges Louis Le Clerc de. 1753. *Histoire naturelle générale et particulière*. Paris : Imprimerie Royale.

Cocchi, Antonio. 1752. *Se il vitto pittagorico di soli vegetabili sia giovevole per conservare la sanità e per la cura d'alcune malatie*. Venise : Presso Giambattista Pasquali.

———. 1762. *Régime de Pythagore*. Traduit par Philippe-Florent de Puisieux. Paris : Gogué et Dessain junior.

- Gassendi, Pierre. 2004. *Lettres latines*. Traduit par Sylvie Taussig. Turnhout : Brepols.
- Goldschmidt, Victor. 1983. *Anthropologie et politique : les principes du système de Rousseau*. Bibliothèque d'histoire de la philosophie. Paris : Vrin.
- Guichet, Jean-Luc. 2005. « La pratique et l'idéal de l'appropriation chez Rousseau ». *Annales de la société Jean-Jacques Rousseau*, n 46 : 115-38.
- . 2006. *Rousseau, l'animal et l'homme : l'animalité dans l'horizon anthropologique des Lumières*. La nuit surveillée. Paris : Éditions du Cerf.
- Hecquet, Philippe. 1709. *Traité des dispenses du Carême*. Paris.
- Journal économique, ou mémoires, notes et avis sur l'agriculture, les arts, le commerce*. 1754. Paris : Boudet.
- L'Année littéraire*. 1783. II.
- Larue, Renan. 2015. *Le végétarisme et ses ennemis : vingt-cinq siècles de débats*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Morel, Jean. 1909. « Recherches sur les sources du Discours de l'Inégalité ». *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, n 5 : 119-98.
- Philosophical Transactions of the Royal Society*. 1701. Vol. 269. Londres : Royal Society Publishing.
- Rousseau, Jean-Jacques. 1959. « Les confessions ». In *Œuvres complètes I*, édité par Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, 1 :1-656. Bibliothèque de la Pléiade 11. Paris : Gallimard.
- . 1961. « La Nouvelle Héloïse ». In *Œuvres complètes II*, édité par Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, II :1-745. Bibliothèque de la Pléiade 153. Paris : Gallimard. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k20709d>.
- . 1964a. « Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes ». In *Œuvres complètes III*, édité par Marcel Raymond et Bernard Gagnebin, 3 :109-223. Bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard.
- . 1964b. *Œuvres complètes III*. Édité par Marcel Raymond et Bernard Gagnebin. Vol. 3. Bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard.
- . 1969. « Émile ». In *Œuvres complètes IV*, 239-868. Bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard.

———. 2010. *Institutions chimiques*. Édité par Van Staen Christophe. Paris : Honoré Champion.

Serna, Pierre. 2017. *Comme des bêtes : histoire politique de l'animal en Révolution (1750-1840)*. Paris : Fayard.

Starobinski, Jean. 1971. *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*. Bibliothèque des idées. Paris : Gallimard.

Tarin, Pierre. 1751. « Carnacier ». In *L'Encyclopédie*, édité par Denis Diderot et D'Alembert Jean Le Rond. Paris. https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Encyclop%C3%A9die/1re_%C3%A9dition/CARNACIER.

Venel, Gabriel-François. 1751. « Chimie ». In *L'Encyclopédie*, édité par Denis Diderot et D'Alembert Jean Le Rond. Paris. https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Encyclop%C3%A9die/1re_%C3%A9dition/CHYMIE_ou_CHIMIE.